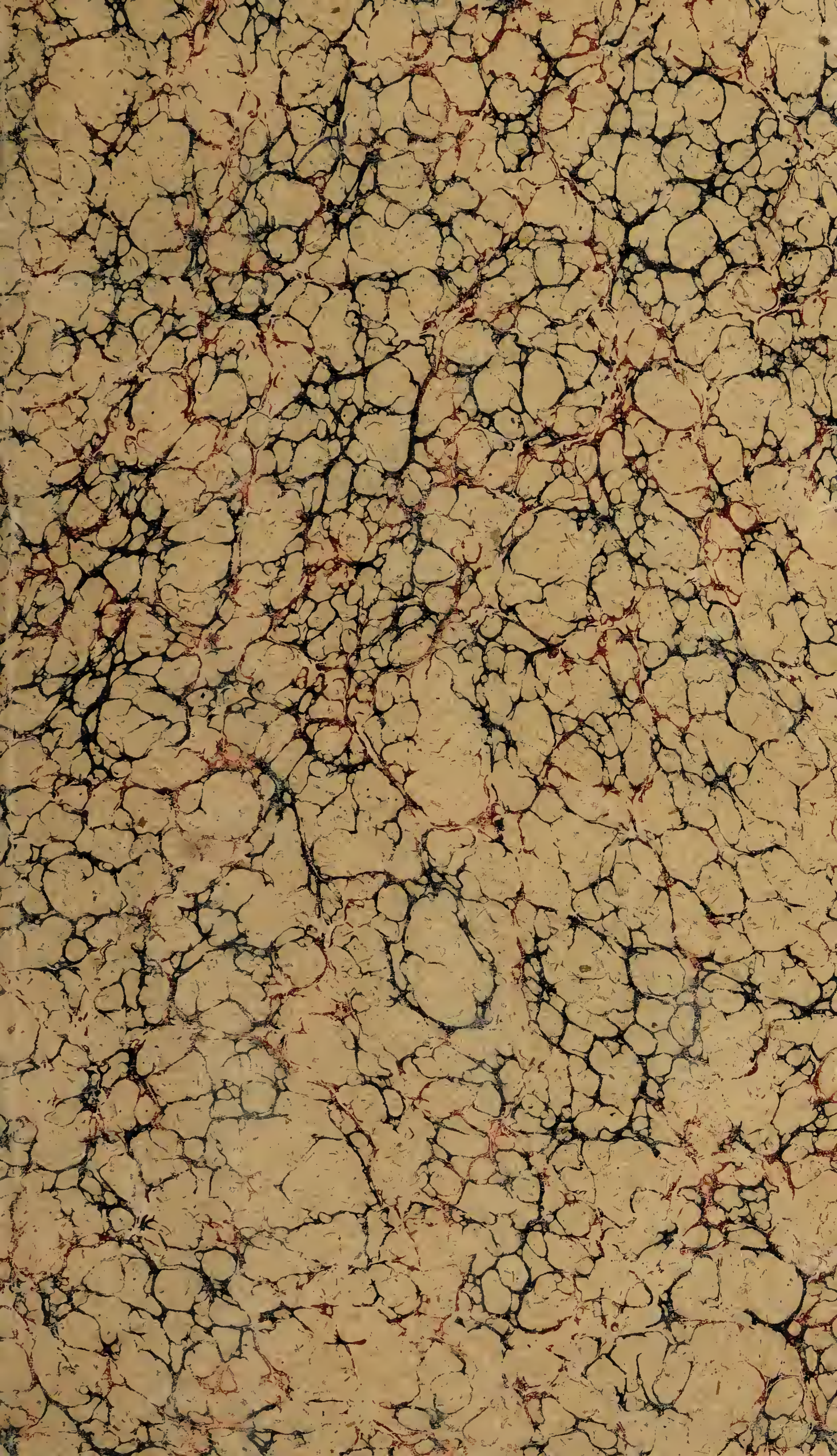


# LA PEDOTROPHIE

# AVIS AUX MERES

## *QUI VEULENT NOURRIR LEURS ENFANS,*

Avec des Obſervations ſur les dangers auxquels les Mères s'expoſent, ainſi que leurs Enfans, en ne les nourriſſant pas.

*Par Madame L***.*

Gaucher de Ste marthe a composé trois livres de la Pedotrophie

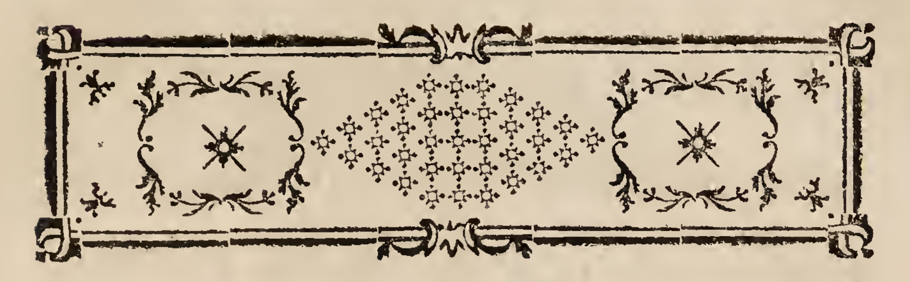


A UTRECHT;

*Et ſe trouve, à PARIS,*

Chez LACOMBE, Libraire, Quai de Conti.

M. DCC. LXVII.



# PRÉFACE.

CE n'eſt pas l'envie d'être Auteur qui me fait donner cet Ecrit au Public. Je ne conſeille pas aux perſonnes du bel air de le lire; il les ennuieroit. Il ne peut intéreſſer tout au plus que les bonnes gens. S'il détermine un plus grand nombre de femmes à nourrir leurs enfans, & s'il

eſt utile à quelques-unes d'elles, je n'aurai pas perdu mon temps, & je ſerai bien récompenſée de mon travail.



AVIS



# AVIS AUX MERES QUI VEULENT NOURRIR.

## ARTICLE PREMIER.

*Des pratiques à obſerver quelques heures après l'accouchement, & pendant qu'on nourrit.*

Les difficultés qu'on éprouve quelquefois en commençant à nourrir, m'ont engagé à mettre ſur le papier les obſervations que j'ai faites ſur cet objet intéreſſant. L'exemple des perſonnes qui ont de la peine

en alaitant leurs enfans, ou qui ne réuſſiſſent pas, ne doit point décourager les autres. Il eſt naturel de nourrir ; ſi on ſavoit s'y bien prendre, on réuſſiroit aiſément. Ce qu'il faut faire eſt très ſimple ; mais faute de le ſavoir ou d'y penſer, on ſe donne ſouvent beaucoup de mal.

Le moyen le plus ſûr eſt de commencer à donner à téter dix ou douze heures après l'accouchement. (On verra à l'article des enfans, qu'il faut ce temps pour les préparer ; ) mais il eſt néceſſaire, avant tout, de bien faire ſortir les bouts du ſein. * Il ſuffit pour cela de pren-

* Il ne faut faire cette opération qu'au moment où l'on veut donner à téter à l'enfant. Il n'eſt point difficile de faire les bouts quand le ſein n'eſt pas plein. On y travailleroit longtemps d'avance, qu'ils rentreroient toujours ſi le ſein eſt trop tendu, & ſi la peau n'a plus aſſez d'élaſticité.

dre une pipe dont on caſſe le tuyau à une longueur convenable, pour que la mère puiſſe le tenir dans ſa bouche, la noix de la pipe étant ſur le bout. En aſpirant, il ſe fait dans la minute & ne rentre pas, lorſque le ſein n'eſt pas encore plein de lait. Il faut, avant de faire cette préparation, s'aſſurer que l'enfant eſt bien éveillé. Il eſt bon de mettre un peu de lait tiède ſur le bout, & de préſenter l'enfant tout auſſi-tôt en ôtant la pipe; il prend tout de ſuite. On doit bien prendre garde que le ſein ne bouche les narines de l'enfant, car alors, ne pouvant pas reſpirer, il lâcheroit le bout, s'agiteroit, ſe rebuteroit, & on ſeroit dans l'embarras. Ces petites précautions priſes, toutes les femmes réuſſiſſent en donnant ſouvent à téter, ſans quoi

le ſein s'engorgeroit ; parceque les nouveaux nés tètent très peu à la fois, & s'endorment ſur le ſein preſqu'auſſitôt qu'ils l'ont pris. Si par haſard le bout étoit douloureux, il faudroit bien ſe donner de garde de tomber dans la pareſſe de donner à téter ſouvent. Cette douleur n'a point de ſuites dangereuſes, & la bouche de l'enfant eſt un ſouverain remède qui la détruit en peu de temps.

Il eſt rare qu'on ait mal au bout en commençant à donner à téter dès le premier jour de l'accouchement. Plus on tardera, paſſé ce premier jour, plus on aura de peine à faire prendre l'enfant. Quand le lait a monté, avant qu'il ſoit en train de téter, la peau eſt tendue par la plénitude du ſein, & le bout

ne peut plus ſortir aſſez pour entrer facilement dans la bouche de l'enfant. Les efforts que l'on fait alors ne font qu'accélérer l'engorgement du ſein, & rebuter le nouveau né. Il faut ſe tenir chaudement pendant les premiers jours, ſurtout quand on a beaucoup de lait.

Lorſque le lait a monté avant que l'enfant ſoit en train de téter, ſans s'obſtiner à vouloir commencer, il faut prendre ſon parti d'attendre que la fièvre de lait ſoit paſſée, ſe tenir tranquillement au lit, chaudement & à la diète. L'enfant paſſe très-bien ce temps avec du lait coupé, pourvu qu'on ait ſoin de le renouveller ſouvent. Il y a bien des moyens de dégorger le ſein, mais il n'eſt pas prudent de les employer pendant la fièvre de lait. Lorſqu'elle

eſt paſſée, & que le ſein eſt bien détendu, il faut attendre que l'enfant ait faim , reprendre la pipe pour faire ſortir le bout, le mouiller avec du lait, & préſenter l'enfant. S'il ne prenoit pas, après avoir eſſayé deux ou trois fois , c'eſt alors qu'il ſeroit prudent de tirer du lait, ſoit avec la pipe, ſoit avec de petites phioles de verre que l'on trouve chez les faïenciers , ou en ſe faiſant téter par une perſonne au fait , ou par un autre enfant, ou enfin par de petits chiens. La langue de ces animaux guérit le bout lorſqu'il eſt douloureux. Les perſonnes qui ne ſe ſentiront point de répugnance pour employer ce dernier moyen, ſeront ſures de réuſſir, quelques difficultés qu'elles aient éprouvées avant , pourvu qu'elles aient aſſez

de conſtance & de courage pour ſupporter la douleur ſi elles en ſentent.

Les femmes qui s'y prendront bien réuſſiront dès le premier jour ſans embarras. Lorſqu'on n'a pas commencé d'abord, & qu'on eſt obligé de préparer le ſein, il faut travailler aux deux côtés à la fois, de crainte que, pendant qu'on feroit l'un, l'autre ne ſe deſséchât ou ne s'engorgeât, & que l'on ne fût réduit à un côté, ce qui ſeroit incommode.

Les perſonnes qui ont été élevées délicatement, doivent éviter, pendant les premiers mois, de s'aſſeoir ſur l'herbe ou à l'humidité, & de toucher des choſes aſſez froides pour ſaiſir. Ces imprudences pourroient engorger le ſein, aſſez pour

empêcher l'enfant de pouvoir téter. Lorſque cet accident arrive, il ne faut lui donner que le côté qu'il prend le plus facilement, & ne le pas tourmenter pour prendre l'autre, mais travailler promptement à le dégorger. Il eſt prudent en pareil cas de ſe tenir au lit. J'ai vu employer avec ſuccès le cataplaſme de lait & de mie de pain. Il faut ſaiſir le premier moment où le ſein eſt détendu pour le rendre à l'enfant, de crainte que le lait ne faſſe la baſcule.

Il ne vient jamais de mal au ſein, en nourriſſant, que par des engorgemens négligés : en y remédiant promptement, ils n'ont aucunes ſuites dangereuſes. S'il arrivoit qu'après avoir paſſé quelques jours à préparer le ſein, le lait parût s'être

trop détourné, il ne faudroit pas ſe décourager, mais boire beaucoup d'eau de lentilles. Le lait revient en donnant à téter. Plus on donne ſouvent & plus il vient. La bière eſt bonne pour fournir du lait. Les farineux, la laitue cuite, ſont de bons alimens pour les nourrices. La trop grande quantité de viandes & les choſes ſalées ſeroient contraires. Il faut, en nourriſſant, prendre l'air, faire de l'exercice ſans ſe fatiguer, afin d'avoir appétit; ſe rafraîchir ſi on étoit échauffée.

En ſe conduiſant ainſi, on peut nourrir longtemps ſans ſe fatiguer. Il n'eſt point vrai que de nourrir gâte le ſein; on a des preuves du contraire; mais quand cela arriveroit, je conſeillerois à la femme que cela ſeroit capable d'arrêter

de ne pas faire d'enfans de crainte de se gâter la taille. Ce qui gâte le sein, & qu'il est prudent d'éviter, c'est de mettre quelque chose dessus en sevrant pour détourner le lait. Plus on nourrit longtemps, plus on a de facilité à sevrer. La saison la plus favorable au sevrage est l'été. Le lait s'évacue plus aisément alors. Il faut s'y préparer un mois d'avance, en donnant moins souvent à téter, jusqu'à ce qu'on ait réduit l'enfant à deux fois par jour. Lorsqu'on cesse tout-à-fait, au lieu de se mettre au lit, comme lorsqu'on vient d'accoucher, il faut se bien garnir, faire beaucoup d'exercice, tâcher de suer, bien prendre garde de se refroidir, éviter l'humidité, manger un peu moins, boire de l'eau de chiendent, prendre

quelques lavements, & ſe purger quelques jours après. Il faut bien ſe garder de mettre quelque choſe ſur le bout, pour dégouter l'enfant, qui ſoit capable d'attirer le lait. La moutarde, par exemple, engorge le ſein.

---

## ARTICLE II.

### *De la manière de gouverner les petits enfans.*

UN des plus grands avantages qu'ont les mères en nourriſſant leurs enfans elles-mêmes, c'eſt de pouvoir les gouverner à leur goût, & d'être diſpenſées de s'aſſujettir à la routine ordinaire qui eſt très mauvaiſe, & qui fait beaucoup de tort aux enfans. Les deux premières

années forment le tempérament pour toute la vie. Celui qui a été négligé pendant la première année ſeulement ne ſera jamais robuſte. Il ne ſuffit pas de faire vivre un enfant, il faut, pour ſon bonheur, qu'il jouiſſe de toutes les forces qu'il eſt ſuſceptible d'avoir. En l'élevant comme on a coutume de faire, on lui en ôte beaucoup, & par-là on abâtardit l'eſpèce humaine : la choſe mérite bien qu'on y faſſe attention. Les enfans ſont deſtinés à être des hommes; ſi on veut en avoir, on doit s'occuper de leur phyſique dès leur naiſſance.

On s'efforceroit en vain de faire entendre aux nourrices toute autre choſe que ce qu'elles ont coutume de faire. Ce n'eſt pas à elles que je parle, mais aux mères qui ſont cu-

rieuſes d'avoir des enfans robuſtes; & qui ne ſont pas eſclaves de l'habitude & des préjugés. * Que celles qui approuvent la routine ordinaire ne liſent pas cet article; je n'ai rien à leur dire; elles ſauront aiſément comment font les nourrices. Leurs enfans ſeront beaucoup mieux étant nourris par elles-mêmes, mais ils ne ſeront pas ſi robuſtes que ceux qu'on élevera comme je vais l'indiquer. Je ſais par expérience que tous ceux qui ont écrit pour faire ſentir les avantages de cette manière de gouverner les enfans, ne ſe trompent pas. **

---

* Je vois que dans toutes choſes c'eſt aux perſonnes qui réfléchiſſent à donner l'exemple à celles qui ne penſent point. Ce n'eſt qu'en multipliant les expériences utiles, qu'on vient à bout de faire abandonner les routines dangereuſes.

** Voyez l'article des *Enfans* dans *Tiſſot*,

Les femmes ſont dans l'opinion que les nouveaux nés n'ont pas de chaleur, qu'elle leur eſt néceſſaire, que le froid leur eſt contraire ; & pour qu'ils n'aient pas froid, on les étouffe dans des vêtemens, on les fait ſuer, on les prive d'air pendant les premières ſemaines, enſuite toutes les fois qu'il fait du vent ou un peu froid, & pendant tout l'hiver ; enſorte qu'ils paſſent les trois quarts de l'année renfermés, étouffés dans leurs hardes & dans leur lit. Dès qu'un enfant ſoigné de cette façon prend l'air, ou qu'on lui ôte la moindre choſe de ce qui le garnit, il s'enrhume, ou il a des coliques. Delà on conclud qu'il faut le renfermer & le regarnir, même lorſ-

---

l'*Education de Locke*, *Montagne*, & pluſieurs autres.

qu'il fait chaud. En effet on y eſt obligé, lorſqu'on l'a accoutumé à ce genre de vie; on ne s'apperçoit pas que c'eſt la manière dont on l'a gouverné qui l'a rendu frileux. On continue, & on empêche par-là le progrès de ſes forces au point qu'il reſte délicat toute ſa vie. J'ai vu ſouvent des femmes s'étonner de ce que des enfans peu garnis ne s'enrhumoient jamais, tandis que les leurs s'enrhumoient toujours, diſoient-elles, malgré tous leurs ſoins. Elles faiſoient ces remarques ſans s'apercevoir que leurs précautions étoient mal-entendues.

Le froid n'enrhume que parce qu'on a eu chaud auparavant. Tout le monde connoît l'effet des poëles; leur chaleur cauſe des rhumes lorſqu'on en ſort : on ſait qu'un rhume

n'eſt autre choſe qu'une tranſpiration trop abondante arrêtée ; que nous ſommes plus ou moins ſenſibles à la différence des ſaiſons à proportion des habitudes que nous avons priſes. Plus on ſe chauffe & plus on eſt frileux ; pourquoi les perſonnes des deux ſexes dont les métiers les obligent à mettre les pieds & les mains dans l'eau, dans toutes les ſaiſons, ſupportent-elles le froid & le chaud ſans en être incommodées, ſi ce n'eſt par l'habitude ?

Je ne prétends pas qu'on puiſſe s'exempter de ſentir le grand froid ; mais je crois qu'on peut s'accoutumer à le ſupporter ſans danger. Les enfans ne font attention au froid que lorſqu'il eſt très vif ; il ne faut pas les laiſſer geler : mais il y a bien de

de la différence entre cela & les trop garnir. En les tenant trop chaudement, on leur ôte leur chaleur naturelle. J'ai vu des enfans avoir les pieds glacés en été, quoiqu'enveloppés de plusieurs langes de laine. On est étonné de voir combien ceux qu'on garnit peu ont de chaleur : j'en ai vu qui avoient chaud en camisolle par des temps froids. Nous serions gelés en chemise par un temps tempéré, à cause de l'habitude que nous avons d'être garnis, & un enfant, qui ne l'a jamais été trop, aura assez chaud en chemise par le même temps ; l'habitude fait tout sur notre physique.

Il est très avantageux d'accoutumer les enfans à l'air dès leur naissance, afin de ne pas être obligé de les tenir renfermés au moindre

froid, cela leur fait un tort considérable; la chaleur affoiblit lorsqu'elle est empruntée; les enfans qu'on renferme marchent tard, & ont de la peine à faire les dents. Chaque fois qu'on rechange un enfant bien garni, on lui arrête la transpiration. Il faut donc les arranger de façon qu'ils ne soient point exposés à cet inconvénient, qui, réitéré souvent, leur fait beaucoup de tort.

Je ne m'étendrai pas sur l'inconvénient des bandes, parceque je vois qu'on en a reconnu les mauvais effets. On sait combien les choses qui serrent, qui gènent les mouvemens des membres & des articulations, & qui arrêtent la circulation du sang, sont nuisibles. Les bandes ont plus fait d'enfans tortus & bossus qu'on ne l'imagine.

Lorſqu'un enfant vient au monde, ſa malpropreté montre qu'il faut le laver ; l'eau ſuffit ; le vin qu'on y mêle ordinairement eſt inutile. Dans les grands froids on peut dégourdir l'eau dont on ſe ſert, mais bien prendre garde de la chauffer. C'eſt dès le premier jour qu'il faut accoutumer l'enfant comme on veut qu'il ſoit. Après qu'il eſt lavé, bien eſſuyé, & le nombril lié, il faut lui mettre un béguin de toile & une braſſière de futaine, puis le poſer dans un berceau dont le coucher & l'oreiller ſoient garnis de paille d'avoine bien ſéche & qui ne ſente rien ; point de plumes, ni duvet, ni laine. On garnit le berceau d'une couche & d'un lange de futaine, & on recouvre l'enfant avec le bout du lange qui paſſe ſes pieds, ſans

le ſerrer & le garnir plus que cela. Il aura froid ? à la bonne-heure ; ce n'eſt pas-là ce qui lui donnera des coliques, quoi qu'on en diſe.

J'en connois qu'on a lavés avec de l'eau froide en naiſſant ; & qui ont paſſé leur première journée dans un jardin étant très peu couverts. La plus grande preuve que je puiſſe donner qu'ils n'avoient pas de tranchées, c'eſt qu'ils ne s'éveilloient que pour téter.

Il faut avoir ſoin de mettre le nouveau né ſur le côté dans ſon berceau, afin qu'il rende facilement ſes *flumes*.

Quoiqu'il ne faille pas laiſſer longtemps un enfant dans ſon berceau, il n'y a point à s'inquiéter de la manière dont on le portera ſans bandes & ſans maillot ; avant ſix ſemai-

nes, il aura les reins aſſez forts pour ſe ſoutenir facilement ſur les bras. D'ailleurs, il ne faut tenir les enfans ſur les bras que le moins qu'on peut; cette attitude leur fait tourner les genoux : il faut leur donner beaucoup de mouvement, & ne les pas laiſſer long-tems dans la même ſituation.

Il faut que l'enfant ſoit bien vidé avant de téter, parceque le *meconium* feroit aigrir le lait; ce qui cauſeroit des tranchées. Comme il eſt néceſſaire que cette évacuation ſe faſſe en dix ou douze heures, à cauſe de la mère, il eſt bon de faire prendre de l'eau de miel à l'enfant pour délayer le méconium, & lui donner enſuite une once de ſirop de chicorée, afin qu'il ſoit bien vidé lorſqu'il commence à téter. Avec cette

précaution, le premier lait ne nuit pas à l'enfant. Au reſte, ſi on le craignoit, on pouroit tirer ce premier lait pendant qu'on prépare l'enfant *. Pour lors, il faudroit commencer ces opérations trois ou quatre heures après l'accouchement, afin que la mère & l'enfant ſe trouvent préparés avant que le lait monte.

Lorſque l'enfant commence à téter, on ne doit lui donner aucune autre nourriture; le lait de la mère lui ſuffit très long-tems. Les autres alimens, ſur-tout la bouillie, lui donnent des indigeſtions, qu'on prend pour des tranchées cauſées par le froid. Il faut bien ſe garder

* En faiſant toutes ces préparations, on doit bien prendre garde de ſe mettre à l'air & d'éprouver le moindre froid. Le lait monteroit trop vîte & engorgeroit le ſein.

de leur donner des huiles; elles ſont lourdes & indigeſtes, & augmentent la cauſe des tranchées. Je vois avec plaiſir qu'on commence à en connoître le danger.

Si l'on croyoit que l'enfant eût abſolument beſoin de manger, on pourroit lui donner un peu de biſcuit, du potage, de la crême de riz. On ne doit lui donner de la bouillie que rarement, & faite avec de la farine cuite au four*. Sans cette précaution, la farine eſt indigeſte.

Lorſque les enfans n'ont point de tranchées, ils dorment preſque toujours pendant les deux premiers mois. Il faut les laiſſer jouir de ce repos, & ne leur rien faire qu'ils ne ſoient bien éveillés. Quand on a

* Il ſeroit encore mieux d'en faire avec de la mie de pain bien reduite en poudre.

interrompu leur ſommeil pluſieurs fois, ils ont de la peine à le reprendre; ils crient; on croit qu'ils ont des tranchées; on leur donne des drogues qui leur en cauſent, & on leur fait tort. Lorſqu'ils ont véritablement des tranchées, le meilleur remède eſt de leur donner beaucoup de mouvement, & de leur faire prendre de l'eau de miel & du ſirop de chicorée; mais on doit prendre garde de ſe tromper ſur la cauſe de leurs cris, de peur de les accoutumer à être bercés.

Il faut mettre les enfans à l'air, dès le premier jour de leur naiſſance, & les y tenir dès le ſecond toute la journée, quand la ſaiſon le permet. On doit les accoutumer à dormir au grand jour & au bruit, ne couvrir leur berceau que d'une gaze,

pour les garantir des inſectes,& afin que l'air puiſſe toujours agir ſur eux : il les fait dormir, & ne leur donne point de tranchées, quoi qu'en diſent les femmes. C'eſt aſſez que les enfans paſſent les nuits dans les maiſons : quelque propreté qu'on ait, l'air n'y eſt pas parfaitement pur. Les mauvaiſes odeurs font un effet prodigieux & funeſte ſur les petits enfans. Il faut avoir grand ſoin de renouveller ſouvent l'air de leur chambre, & de n'y laiſſer aucune malpropreté. On ne doit les mener dans d'autres maiſons que le moins poſſible : on doit avoir ſoin de les promener dans des endroits où il n'y ait aucune mauvaiſe odeur. Il me ſemble qu'on n'eſt point aſſez attentif à ſe procurer un air pur ; c'eſt un élément qui paroît cepen-

dant influer beaucoup sur la santé des hommes. On ne doit point laisser les enfans entre deux vents, lorsqu'ils sont dans les maisons. Il faut les changer avec du linge sec, mais jamais chaud, lorsqu'ils sont mouillés, & les laver avec de l'eau froide, au moins deux fois par jour dans les plis des cuisses, avec une petite éponge. Par ce moyen, les enfans les plus gras ne se couperont point, & n'auront point de rougeurs ni de ces cuissons qui les font crier; on n'aura pas besoin de mettre dans leurs petites cuisses de la farine ni du vermoulu, qui ne font qu'ajouter une mal-propreté à celle de l'urine. Dans la belle saison, il faut laver tout le corps des enfans avec de l'eau froide; cette pratique leur fortifie les genoux & les reins : il faut

encore leur laver le derrière des oreilles & la tête entière, en évitant d'appuyer ſur la fontanelle, & la leur broſſer ſouvent, pour empêcher de ſe former ce que les nourrices appellent le *chapeau*. Cette craſſe n'eſt point du tout néceſſaire, quoi qu'elles en diſent.

Si un enfant a de l'humeur aux yeux, l'eau fraiche en eſt le remède. L'eau eſt un excellent onguent pour les enfans. J'en ai connus que l'on baignoit ſouvent dans une grande tinette de bois, après avoir laiſſé l'eau expoſée au ſoleil ſeulement pendant une heure. Les enfans s'accoutument ſi bien à cela, après quelques jours, qu'ils s'élancent pour aller dans l'eau, & qu'on a de la peine à les en tirer. Plus ils ſont jeunes, & mieux ils s'y font aiſément:

cela les préſerve de la *nouûre*, des deſcentes, des maladies de la peau, des obſtructions, des rhumes & des engelures. Lorſqu'il fait un temps doux, il faut leur découvrir les jambes, afin que l'air frappe deſſus pour les fortifier.

Pour ne pas s'étonner de ce que des enfans, élevés comme nous l'avons indiqué, ſupportent les bains froids, il faut faire attention qu'il n'y a plus de comparaiſon à faire entre les enfans peu vêtus & accoutumés au grand air, & les autres élevés ſelon la routine ordinaire & funeſte. Si on alloit tout d'un coup plonger dans l'eau froide un de ces enfans frileux, on pourroit peut-être lui faire mal les premières fois; mais ceux qu'on a déja lavés à l'eau froide, & qui, à cauſe de cela même,

ſont déja très forts, ſupportent le bain aiſément & ſans avoir froid. En les plongeant promptement juſqu'au cou, l'eau ne les ſaiſit pas.

On ſera dans l'admiration en voyant la différence de ces enfans d'avec les autres, par la gaieté, la vivacité, la force & la ſanté dont ils jouiſſent; ils marchent de bonne heure, font les dents de même *. On n'a pas le temps de deſirer avec eux; on les mène au vent, on les

* Je connois un enfant élevé de cette manière, qui a marché ſeul à dix mois; il a fait ſes dents facilement & ſans avoir éprouvé aucun accident. Je l'ai vu à un an aſſis ſur un petit carreau, qui ne l'élevoit pas d'un pouce, ſe lever ſur ſes jambes ſans s'appuyer ſur ſes mains, & courir après une balle qui lui étoit échappée. Cela ſuppoſoit une force prodigieuſe dans ſes reins pour ſon âge. Cet enfant eſt, à trois ans, avancé pour le phyſique & pour le moral, à un point dont les enfans élevés par la routine ordinaire ne donnent aucune idée.

fait ſortir par un temps de gelée ſans qu'ils s'enrhument.

Il eſt à ſouhaiter que les enfans aient le dévoiement lorſqu'ils ont mal aux dents ; cela leur évite des convulſions qu'ils auroient s'ils étoient reſſerrés : ils doivent évacuer tous les jours en tout temps ; ſi cela manquoit, il faut y prendre garde, leur faire boire de l'eau de miel, & leur fourrer dans le fondement un petit morceau de ſavon taillé en pointe : cela les fait aller *.

Ce n'eſt pas l'âge qui doit guider pour le temps de les poſer ſur leurs pieds; mais leurs forces. Il faut pren-

---

* Au reſte, les enfans gouvernés comme je l'indique ici, ne ſont pas ſujets aux convulſions, parceque les cauſes de ces accidens cruels ne peuvent guères exiſter chez eux.

dre garde de les y poſer trop tôt, de crainte de leur faire tourner les genoux, & avoir attention de ne les y pas laiſſer long-tems de ſuite dans les commencemens : on ne doit pas les faire avancer, mais les ſuivre lorſqu'ils veulent aller à quelque objet, en ne les ſoutenant qu'à proportion du beſoin qu'ils en ont. Cette manière leur donne plus d'expérience pour porter leurs pieds comme il faut. On ne doit jamais les laiſſer ſur leurs jambes malgré eux.

Si l'on veut leur donner un hochet pour la parure, qu'on évite qu'ils ne le mettent à la bouche ; les corps durs affermiſſent les gencives & augmentent par conſéquent la difficulté de les percer pour les dents qui veulent ſortir : une petite

croute de pain vaut mieux quand ils ont mal aux dents; & il faut dans cette circonſtance leur frotter les gencives avec du miel *.

Il faut tâcher de leur donner à téter juſqu'à ce qu'ils aient leurs vingt dents, parce qu'à chaque fois qu'ils y ont mal, leur eſtomac eſt plus foible qu'à l'ordinaire, & ils digèrent difficilement ce qu'ils mangent alors. Le lait de la mère leur convient en tout temps, & ils n'en prennent qu'autant qu'il leur en faut. Si la mère prend l'air, fait un peu d'exercice, elle mangera bien, & ſera moins fatiguée de donner à téter long-tems, que par les pertes aux-

* Il me ſemble qu'on ne fait pas aſſez d'uſage du miel dans les petites maladies des enfans. Je ſoupçonne même qu'il pouroit être un excellent onguent dans bien des cas & pour beaucoup de plaies.

quelles

quelles elle est sujette tous les mois, & par une autre grossesse dont elle est ordinairement garantie en nourrissant *.

On voit des enfans qui, jusqu'à dix-huit mois, n'ont vécu que du lait de la mère. Lorsqu'ils sont dégoûtés par le mal des dents, il faut bien se garder de les exciter à manger par quelque friandise : ce qu'ils prendroient alors leur donneroit des indigestions.

Les enfans nés les plus délicats, sont ceux qui ont le plus besoin d'être baignés dans l'eau froide. J'en ai vu qui sont nés à huit mois de grossesse & très-fluets, marcher à

* Je n'ai point connu de Médecins qui n'aient conseillé aux femmes de nourrir ; & je vois que les Accoucheurs donnent rarement le même conseil. Pourquoi cette différence dans la façon de penser & d'agir des uns & des autres ?

dix mois de naiſſance : on les avoit élevés au grand air, peu vêtus & lavés avec de l'eau froide.

Les filles ont autant beſoin de forces que les garçons. Il faut qu'elles en aient pour ſupporter les groſſeſſes, le tems des couches, pour faire des enfans forts & pour les bien nourrir. Je ſuis d'avis qu'on les élève, pendant leurs deux ou trois premières années, comme les garçons, quant au phyſique ; mais qu'on leur mette un chapeau ſur la tête & des gants aux mains, pour ménager leur peau lorſqu'elles vont au ſoleil.

Comme les mères auroient de la peine à renoncer aux corps, ſur-tout pour les filles, parcequ'elles aiment que les enfans aient l'air habillé & qu'on puiſſe leur mettre des liſières, je vais indiquer une façon de faire

des corcets, qui, ſans gêner les enfans, rempliront leur objet.

On les fait avec du bougran, qu'on emploie double; deux brins de baleines dans le dos, ſuffiſent pour tenir les œillets : on taille ces corcets comme les corps ordinaires; on met un brin de baleine dans le devant pour faire le buſque, un qui fait le ceintre de la poitrine, un de chaque côté en angle, depuis l'épaulette juſqu'au centre de la poitrine, pour empêcher que ces deux côtés ne pliſſent. Ces corcets gardent aſſez longtems leur façon quand ils ſont bien taillés; on peut y attacher des liſières. On habille par ce moyen ſes enfans; on ne gêne point la circulation du ſang; on n'empêche point la nature de donner la forme qui lui

convient le mieux, & on ne risque point de faire bes bossus & des tortus. Quelle maudite invention que les corps, où l'on met de foibles machines à la torture! Voudra-t-on toujours gâter les formes qu'on a par celles qu'on veut avoir?

---

## ARTICLE III.

### *Des inconvéniens qu'on évite en nourrissant ses enfans soi-même.*

IL est très-sur que la façon dont on gouverne les enfans dans leurs deux premières années, influe sur leur tempérament pour toute la vie. Tel enfant est délicat, menu ou estropié, qui auroit été très-robuste & bienfait s'il avoit été soigné avec intelligence. Lorsqu'un enfant a été *noué*, (ce qui n'arrive

jamais que par la négligence de ceux qui le gouvernent ) ou qu'il eſt très-foible, on a beau vouloir réparer le paſſé, on n'y parvient qu'à demi; & celui qui paroît rétabli & en ſanté, n'eſt pas aſſez robuſte pour ſupporter le moindre dérangement. Au plus petit accident qui lui arrive, cette première délicateſſe ſe retrouve toujours *.

Si l'on faiſoit attention à la quantité prodigieuſe de perſonnes des deux ſexes qui ſont d'une mauvaiſe ſanté, ou difformes, & qu'on ſentît

* On ſent que je ne parle que des enfans nés de pères & mères ſains. Ceux qui ont le malheur de naître de parens dont le ſang eſt vicié, ſont bien à plaindre. Combien en eſt-il, ſur-tout dans les grandes villes, qui apportent en naiſſant des cauſes de mort ou de difformité? Les hommes & les femmes, en ſe livrant à des plaiſirs que la nature déſavoue, ne ſentent pas combien ils ſe rendent coupables envers la poſtérité.

vivement le malheur de celles qui ſont dans cette poſition pour le reſte de leurs jours ; on chercheroit les différentes cauſes qui ont pu produire ces mauvais effets, & l'on trouveroit que la plûpart de ces perſonnes infirmes ont été négligées dès leur naiſſance. Lorſqu'on abandonne un enfant au haſard, on devroit refléchir qu'on l'expoſe à être malheureux toute ſa vie, & que la difformité empêche ſouvent un garçon de ſe placer & une fille de ſe marier.

Lorſqu'on donne un enfant en nourrice, on eſpère qu'il viendra bien, parceque dans la quantité de ceux qui y ſont mis, on en voit qui ont le bonheur d'en revenir : mais on ne tient pas regiſtre dans les villes de tous ceux qui ont péri en

nourrice faute de bons ſoins. Je ſuppoſe qu'il revienne la moitié de ces enfans qui vont en nourrice; ceux de cette moitié qui ſe portent le mieux, ſont ceux qu'on voit le plus; les malades& les eſtropiés ſont renfermés, & ceux qui ſont morts dans les cam pagnes nous échappent.

On dit qu'il en meurt beaucoup des dents. Oui, parceque la manière dont on les a conduits, les a mis hors d'état de ſoutenir ce travail de la nature. Beaucoup d'enfans ont été retirés des mains d'une nourrice négligente, & ſont morts dans les mains d'une *Bonne*, par les ſuites du mauvais ſoin de la première. Les premiers mois mal employés, ſont très-difficiles à réparer. Plus l'enfant eſt jeune, plus le traitement qu'il reçoit lui fait de bien ou de mal.

La mère se tranquillise sur le sort de son enfant, parcequ'elle ignore le danger qu'il court, en disant; *il n'est pas loin, je le verrai souvent.* On voit l'enfant, & c'est très-bien fait; s'il est bien, grand bonheur; s'il est médiocrement, on le laisse, parcequ'on doute si le mal vient de la nourrice ou de la délicatesse de l'enfant; doute fâcheux: s'il est fort mal, on le change de nourrice. Eh! qui répond que celle-ci vaudra mieux que l'autre qu'on avoit crue bonnne? Quand elle seroit meilleure, est-il sûr qu'il ne soit pas trop tard de le changer, & que six semaines ou deux mois que l'enfant a pâti, n'aient pas affoibli son tempérament au point de l'empêcher de profiter des bons soins d'une autre nourrice?

Lorſqu'un enfant ne vient pas bien, les nourrices ont toujours de belles raiſons à donner, pour prouver qu'il n'y a pas de leur faute. Au bout de quinze jours, s'il eſt maigre, c'eſt qu'il eſt *débouſſi ;* à ſix ſemaines, c'eſt qu'il a eu des tranchées ; plus tard, ce ſont les dents, ou il a été enrhumé. La mère plaint ſon enfant d'être ſi délicat, & eſpère ſur l'avenir, ſouvent vainement.

On croit pouvoir juger des ſoins d'une nourrice en allant tous les jours chez elle ; mais ſaura-t-on, pour une heure qu'on y paſſe, ſi l'enfant tete ſouvent, ſi la bouillie ne fait pas ſa principale nourriture, ſi on ne le laiſſe pas crier, s'il eſt changé à chaque fois qu'il eſt ſale, ſi on ne lui laiſſe pas perdre ſes forces au lit, au lieu de le mettre au

grand air; si le frère de lait ne tete pas? ce qui arrive souvent sans qu'on s'en doute. Ce dernier inconvénient s'évite en mettant l'enfant de la nourrice entre les mains d'une autre; mais il en résulte d'autres inconvéniens dont je parlerai.

Le temps où l'enfant est visité est toujours celui où la nourrice s'occupe le plus de lui. Pour qu'une mere fût sûre que la nourrice, même étant auprès d'elle, fait parfaitement bien son devoir, il faudroit qu'elle la gardât à vue jour & nuit; autant vaudroit qu'elle nourrît elle-même; elle éviteroit par-là le désagrément de voir son enfant s'attacher à une étrangère, & lui refuser la tendresse qu'elle auroit dû mériter. C'est en vain qu'on se flatte de regagner par la suite

cette tendresse au même dégré.

Si les personnes qui sont en état de mettre leurs enfans près d'elles sont souvent trompées, que sera-ce de celles qui, faute de pouvoir payer aussi cher, sont obligées de les envoyer au loin, & d'être privées du plaisir de les voir souvent.

Le hasard pourra faire que quelques-uns réussiront peut-être; mais cette incertitude cause plus de peine à une bonne mere, qu'elle n'en auroit à nourrir son enfant.

Je ne parle pas de celles qui de gaieté de cœur donnent leurs enfans à des femmes qu'elles ne connoissent pas, & qui, s'en rapportant à des meneurs, passent des années entières sans voir les tristes victimes de leur indifférence & de leur insensibilité; les mères de cette espèce

ne doivent pas lire ce que j'écris ; elles trouveroient tous mes ſoins ridicules & puériles. Heureuſement quelques-uns de ces pauvres petits ont le bonheur de trouver des nourrices qui s'attachent à eux, & quelquefois l'étrangère éprouve les ſentimens que les parens auroient dû avoir, & ſupplée à la négligence de ceux-ci ; mais pour quelques enfans qui réuſſiſſent ainſi, combien en eſt-il qui paſſent leur courte vie dans les ſouffrances ? La quantité prodigieuſe d'enfans qu'on voit en pitoyable état dans les campagnes & chez les ſevreuſes effraie & fait frémir.

Parmi les enfans qui réuſſiſſent le mieux en nourrice, on en voit peu qui ſoient bien en tout points. Il y en a qui paroiſſent forts & gras ;

mais l'un tend le derrière, l'autre dandine, l'autre a les genoux en dedans, un autre à les reins foibles, un autre a une descente : celui-là louche sans que cela lui soit naturel ; celui-ci a une brûlure. C'est une chose rare que de voir un enfant en nourrice qui n'ait pas quelque difformité ou infirmité accidentelle, apparente ou cachée: d'autres ont le *carreau*, le gros ventre, des vers ; ils tétent presque tous le pouce ; ils sont très-long-temps sales de nuit ; plusieurs restent petits, & un grand nombre sont étiques.

Il y a une maladie à présent très-commune aux enfans : ce sont les humeurs froides ; j'en ignore la cause ; mais j'imagine que si on ne mettoit pas les enfans en nourrice,

cette maladie ne ſeroit pas ſi commune ; les dartres ſont auſſi très-répandues. Il y a des enfans qui ne peuvent pas regarder le jour, & qui ont la vue foible pour avoir été trop renfermés.

Il y a des mères qui, en apprenant la nouvelle de la mort de leur enfant en nourrice, ſe conſolent, ſans en chercher la cauſe, en diſant : *Hélas ! c'eſt un Ange en Paradis !* Je doute que Dieu leur tienne compte de leur réſignation en pareil cas. Dieu permet qu'il ſe forme des enfans dans leur ſein pour qu'elles tâchent d'en faire des hommes ; d'ailleurs, parleroient-elles ainſi, ſi elles faiſoient réflexion aux cruelles douleurs que ces pauvres enfans ont éprouvées avant de ſuccomber ; qu'elles ſont ſouvent cauſe de leur

mort par leur négligence; que cet enfant qu'elles ont abandonné dès ſa naiſſance aux ſoins d'une mauvaiſe mere, puiſqu'elle abandonne le ſien pour prendre celui-là, que cet enfant, dis-je, les auroit chéries toute leur vie ſi elles avoient rempli leurs devoirs envers lui. Les enfans ne ſeroient point ingrats ſi on ne s'écartoit pas de la nature; leur ingratitude apparente ne vient ſouvent, & peut-être toujours, que de la conduite mal-entendue qu'on a avec eux.

Les meres qui prennent leur parti ſi facilement ſur la mort d'un enfant, ſont-elles ſi inſenſibles lorſqu'on leur en rapporte qui, par leur foibleſſe & leur infirmité, ſont deſtinés à traîner une vie languiſſante, à être à charge à tous ceux qui les

environnent, & à être incapables de tout? C'eſt alors que pour avoir voulu s'épargner deux ans de peines, à ce qu'elles prétendent, elles ſont forcées d'en prendre de bien longues & d'infructueuſes. Heureux encore les pauvres enfans, ſi leur difformité ne donne pas aux meres de l'éloignement pour eux, & ſi celles-ci ſupportent avec patience les humeurs auxquelles ces enfans en mauvais état ſont ſujets.

Quand les Nourrices de la campagne auroient la bonne volonté de faire leur devoir lorſqu'elles ſont peu payées, il eſt impoſſible qu'elles paſſent auprès des Enfans tout le temps qui ſeroit néceſſaire en ſuivant leur routine. Celles qui ne travaillent point aux champs, ont encore le ſoin de la maiſon qui eſt

considérable. La lessive, le pain, la vache, la cuisine, le bois à aller ramasser, le soin des autres Enfans, tout cela roule sur elles. Lorsqu'elles sortent, au lieu d'emporter l'Enfant avec elles, ce qui lui feroit beaucoup de bien, elles lui laissent perdre ses forces au lit, ou elles le livrent à d'autres enfans. J'en ai vus qu'on faisoit promener par des enfans de six ans, qui, ne pouvant les soutenir, les traînoient par terre. Lorsqu'une Nourrice est occupée dans la maison & entourée d'Enfans qui crient, est-il possible qu'elle renonce à tout pour le Nourrisson. D'ailleurs, doit-on se flatter qu'une femme qui sevre son propre Enfant par intérêt, & qui par-là l'expose à mourir, comme il arrive souvent, aura quelque pitié d'un Enfant étran-

ger? Je ne conçois pas comment une Nourrice peut ſupporter la vue de ſon Enfant mourant de langueur & de jalouſie de voir un autre prendre la ſeule nourriture qui lui convienne.

Si la Nourrice a alaité ſon Enfant aſſez longtemps, ſon lait eſt vieux, & n'étant pas d'une qualité propre au nouveau Né, celui-ci le digère mal. C'eſt une erreur de croire que le vieux lait ſoit bon pour les nouveaux Nés. Il eſt d'ailleurs évident que la Nourrice eſt plus expoſée à devenir groſſe. On ſait qu'elles ne le diſent que le plus tard qu'elles peuvent.

Les chambres des pauvres gens de la campagne ſont ordinairement par bas, humides, entre deux vents ou ſans fenêtres, puantes par les or-

dures des autres enfans; entourées de mares remplies d'eau croupiſſante ou de fumier. Les Enfans y reſtent beaucoup lorſqu'ils ne marchent pas ſeuls, & ils y marchent tard. Deſorte qu'au lieu d'être au bon air de la campagne, ils ſont dans la puanteur. J'ai dit ailleurs le tort que cela leur fait. Lorſqu'on approche de ces Enfans, on ſent un goût aigre qui prend au nez.

Les meilleures Nourrices, celles qui ont le plus de ſoin des Enfans, pechent par ignorance. Plus elles aiment les Enfans, & plus elles les rendent frileux, parcequ'elles ont peur qu'ils n'aient froid. Elles les aſſomment de hardes & de couvertures & les affoibliſſent. Le peu de précautions que les Nourrices négligentes prennent pour garantir

leurs Enfans du froid, eſt juſtement ce qui les dédommage du mauvais ſoin qu'on a d'eux d'ailleurs. De quelque côté qu'on ſe tourne, on ne trouve qu'inconvéniens, lorſqu'on s'écarte de la nature, & qu'on fait paſſer à un Enfant, dans des mains étrangères, le temps qu'il eſt néceſſaire qu'il paſſe auprès de ſa Mère.

Un Enfant une fois parvenu à l'âge de deux ans, s'il eſt fort, pourroit abſolument ſe paſſer des ſoins de ſa Mere. Il parle, il marche, il a des dents; qu'il reçoive du pain de celui-ci ou de celui-là, il lui fera le même bien. Mais avant cet âge, il n'y a que la tendreſſe de la Mère qui puiſſe ſuffire à tous ſes beſoins. Plus il eſt jeune, & plus il faut qu'il ſoit près d'elle.

C'eſt une erreur de s'imaginer ſuppléer à ces devoirs à force d'argent, & qu'on ſe fera aimer des Enfans au même degré que ſi on les avoit nourris. En leur faiſant oublier la Nourrice, on leur a donné la première leçon d'indifférence & d'ingratitude. La ſéparation de la Nourrice cauſe, à ceux qui ſont ſenſibles, un chagrin cruel qui nuit à leur ſanté. Ils s'attachent enſuite à la première perſonne qui s'empare d'eux en quittant la Nourrice. Souvent c'eſt à la *Bonne*, & la politeſſe eſt ce qui reſte pour la Mère, parcequ'on les dreſſe dans le bel art d'en avoir.

S'il ſe fait un ſecond changement, l'Enfant n'y eſt plus ſenſible, parcequ'il a déja appris à ſe détacher. C'eſt alors que le ſecond atta-

chement, fut-il pour la Mère, ne vaut pas le premier. On parvient à lui donner un air affable avec tout le monde; mais il n'aime personne. On trouve que les Enfans se détachent en grandissant. Qu'y a-t-il d'étonnant? lorsque loin de conserver leur première sensibilité, on leur fait éprouver des choses qui l'altèrent. Ceux qui ne changent point de Mères, conservent leur attachement pour elles toute leur vie, à moins que par la suite elles n'aient avec eux une conduite mal entendue.

Lorsque les Enfans rebutent les caresses de leurs Mères en arrivant de nourrice, & que cela dure un peu de temps, si les Mères n'ont pas assez de patience, & si, faute de sentir assez le chagrin des En-

fans, elles prennent ces rebuts pour des fantaifies, & les traitent en conféquence, en voilà affez pour donner de l'éloignement & de l'averfion aux Enfans pour les Mères, parcequ'ils les éprouvent injuftes. J'ai vu plufieurs fois des fuites de pareilles caufes. Lorfqu'on a paru injufte à un Enfant, il fe révolte, il devient colérique. Ce qu'on fait pour le dompter ne fait que l'aigrir. Si la crainte l'empêche d'éclater, il devient rancunier, diffimulé : on s'en aperçoit, on le juge d'un mauvais caractère, fans fe fouvenir qu'on lui a paru injufte; on le rend méchant tout en le réduifant en apparence; & tout eft perdu. Une malheureufe erreur en produit mille autres, gâte un caractère, & éloigne deux perfonnes qui de-

voient s'aimer. Ces choſes-là arrivent juſtement à l'Enfant qui a le plus regreté ſa Nourrice, par conſéquent au plus ſenſible, & à la Mère qui avoit le plus d'empreſſement à recevoir les careſſes de ſon Enfant.

Les Enfans nourris par leurs Mères, peuvent y gagner autant pour le caractère que pour la ſanté. Je ne prétends pas que le lait influe ſur le caractère; ce fait n'eſt pas encore décidé, je penſe. Mais la Mère peut tirer un grand avantage de la connoiſſance qu'elle a de ſon Enfant pour ſon éducation. En nourriſſant, on ſait à point nommé la cauſe des cris de l'Enfant. On eſt à portée de le ſatisfaire, ſi c'eſt un beſoin qui le fait crier; & de le refuſer, ſi c'eſt une fantaiſie. Cette conduite, ſou-

tenue avec conſtance, procure les plus grands avantages pour les ſuites de l'éducation. L'Enfant qui n'obtient rien par ſes cris, n'eſt point impérieux. Lorſqu'on a ſatisfait ſes véritables beſoins, & qu'on ne lui a jamais paru injuſte, il ne devient ni colérique, ni importun; & on n'eſt pas obligé d'en venir aux châtimens qui l'aviliſſent & le révoltent *.

Si une Mère nourriſſoit, elle ai-

---

* Une Mère attentive & capable d'obſerver le développement des ſenſations d'un Enfant, peut, en nourriſſant, faire des obſervations qui lui donneront des moyens ſurs de commencer les plus heureuſes habitudes dans ſon Nourriſſon. Les objets, les perſonnes, les diſcours, les actions, tout cela agit ſur les organes des Enfans & les modifient. De combien de mauvaiſes impreſſions ne peut-on pas les garantir? Et combien de bonnes ne peut-on pas leur donner qui tourneront inſenſiblement les petites facultés de leur ame vers ce qui leur eſt utile & ce qui peut les rendre plus heureux?

meroit tous ſes Enfans également, parceque tous l'aimeroient. Les aînés ne ſeroient pas cauſe qu'on oublieroit les derniers, comme il arrive ſouvent. Lorſqu'on a un Enfant de chaque ſexe, la répétition ne plaît pas toujours, & ceux qui ſont préſens font quelquefois oublier les abſens qui ſont en nourrice. Au contraire, la Mère qui nourrit préfère toujours, pour le moment, le plus petit en proportion de ſa foibleſſe & du beſoin qu'il a d'elle. Cela eſt dans la nature. Ceux qui traitent cette conduite des femmes d'inconſtance, n'ont pas réfléchi qu'elle eſt naturelle & néceſſaire. Que deviendroient les pauvres petits, ſi les Mères n'avoient pas plus de complaiſance pour eux que pour les plus grands, qui ſont en état de

ſe paſſer des petits ſoins? A meſure que les derniers grandiront, ils ſeront mis naturellement, & ſans y penſer, au niveau des autres, & la Mère les traitera tous également. En ſuivant l'ordre de la nature, nul n'aura de préférence injuſte; n'ayant aucun ſujet de jalouſie, les frères & sœurs s'en aimeront mieux; n'ayant point quitté la maiſon des auteurs de leurs jours, ils en ſeront plus frères & ſœurs. Ils auront tous les mêmes cauſes de chérir le Père & la Mère, & d'en être aimés. La paix régnera dans les familles. Les Enfans plus robuſtes & mieux gouvernés, feront des Enfans plus forts & d'un meilleur caractère. L'eſtime publique, l'attachement des Enfans & une meilleure ſanté, ſeront la récompenſe de la Mère.

## Article IV.

*Les Mères ne nourrissant pas, cause de dépopulation.*

EN suivant l'ordre de la nature, on ne privera pas les Enfans de la campagne du lait de leurs Mères, c'est-à-dire, de la seule nourriture qui leur convienne. L'usage de mettre les Enfans en nourrice, a gagné dans toutes les Villes de province ; il s'est même introduit jusque dans les campagnes. Quel renversement de l'ordre ! Il meurt une grande quantité de ces Enfans, mis en nourrice, par les effets de la négligence ou de l'ignorance des personnes qui les gouvernent. Un grand nombre de frères ou sœurs de lait (sans par-

ler de ceux qui reſtent languiſſans) meurent auſſi. Les Nourrices font moins d'Enfans en nourriſſant des étrangers après les leurs.

Lorſqu'elles ſont bien payées, elles donnent quelquefois leurs Enfans à une autre Nourrice, & par ces tripotages voilà trois Enfans & trois Mères déplacés. Souvent l'important nourriſſon tourne mal, l'Enfant de la Nourrice bien payée s'accommode peu d'un changement de lait; & celui de la ſeconde Nourrice périt pour faire place aux deux autres victimes.

Bien des gens s'embarraſſent fort peu du tort qu'ils font aux Enfans des Nourrices; mais il n'en eſt pas moins vrai que c'eſt une cauſe conſidérable de dépopulation, & par conſéquent un mal public. Les ha-

bitans de la campagne ſont précieux, & ſans les peines qu'ils ſe donnent, les pareſſeux des villes n'auroient pas ſi bon temps.

Je ne peux pas comprendre pourquoi une quantité de femmes de Province, qui n'ont rien à faire, mettent leurs Enfans en Nourrice, & s'aveuglent ſur les dangers qu'ils courent, ou ne s'en doutent pas. Cela prouve bien qu'un mauvais uſage une fois établi, dure très long-temps ſans qu'on s'aviſe de penſer à faire autrement. Je parie que bien des femmes auroient nourri ſi elles y avoient penſé; mais cela ne leur eſt pas venu en idée, parceque ce n'eſt pas l'uſage. Si c'étoit la mode de garder chacune ſes Enfans, & qu'une Mère allât s'aviſer d'abandonner le ſien aux ſoins d'u-

ne autre, toutes les voiſines lui jetteroient la pierre, & la regarderoient, avec raiſon, comme une Mère dénaturée. Cependant elle ſeroit encore moins blâmable qu'on ne l'eſt à préſent, qu'on a l'expérience trop multipliée des accidens funeſtes qui arrivent aux Enfans, par la négligence des Nourrices. Il eſt humiliant, pour l'humanité, de voir qu'il n'y a que la misère qui force les pauvres à garder leurs Enfans. Juſqu'aux Fermières de campagne mettent leurs Enfans en nourrice, lorſqu'elles ſont à leur aiſe, tandis qu'elles ont du monde pour les aider, & toutes ſortes de facilités pour élever leurs nouveaux Nés. Il eſt du bel air de mettre ſes Enfans en nourrice.

On trouve une quantité de raiſons

pour ſe diſpenſer de nourrir. Le mari ne veut pas ; il faut qu'il dorme. Comment font les maris des Nourrices ? S'il eſt ſi délicat, qu'il couche dans une autre chambre. A-t-il droit d'arracher l'Enfant des bras de la Mère dès ſa naiſſance ? C'eſt peut-être là le ſeul cas où une femme ait droit d'agir contre la volonté de ſon mari ; à moins qu'il ne ſoit un homme ridicule qui ſe refuſe à la raiſon, il ne peut pas ſavoir mauvais gré à ſa femme de nourrir ſon Enfant ; & je ſoutiens que s'il y penſe ſérieuſement, loin d'être fâché, il aimera beaucoup l'Enfant au bout de peu de temps, & ſupportera ſans peine les prétendues incommodités de la nourriture, quelque répugnance qu'il ait eue auparavant.

Un père, de quelqu'état qu'il

ſoit, eſt heureux d'avoir une femme qui ſache braver les prétendus deſagrémens attachés à ſon état de Mère, pour remplir ſes premiers devoirs. Si les femmes avoient véritablement envie de nourrir, elles ſauroient bien trouver des moyens de réuſſir. Elles ne pourroient pas faire un meilleur uſage de la fineſſe qu'on prétend naturelle à leur ſexe. On eſt bien fort quand la fin qu'on ſe propoſe eſt louable ; & la femme la plus complaiſante d'ailleurs, doit avoir de la fermeté dans cette occaſion. On doit faire le bien en dépit des préjugés & des hommes injuſtes.

Je ne conſeillerois pas à une femme qui ſauroit ſon mari oppoſé à ſon deſſein de nourrir, de diſputer avec lui pendant toute ſa groſſeſſe.

Mais un moyen de réussir bien sûr, est de ne faire part de son projet à qui que ce soit au monde ; & lorsqu'elle est accouchée, de prendre le moment où son mari est absent, pour donner à téter à son Enfant, comme si elle venoit de s'en aviser dans le moment. Il n'y a point de mari assez barbare pour exposer sa femme à périr en lui ôtant son Enfant de force ; & si elle le connoissoit d'un caractère à se livrer à cet excès de férocité, il faudroit qu'elle prevînt quelqu'un capable de lui en imposer assez pour le contenir. Je présente ce moyen seulement pour prouver que les raisons des Mères paresseuses ne valent rien, & qu'elles sauront vaincre les difficultés quand elles le voudront efficacement.

D'autres femmes disent qu'elles sont trop délicates. Eh bien, qu'elles nourrissent pour rétablir leur santé. C'est justement là le meilleur remède qu'elles puissent employer. L'Enfant sera leur médecin. Où a-t-on pris que nourrir cela altère la santé? Il n'y a rien là que de naturel, & faute de le faire, une femme délicate périt. Quand est-ce qu'on reviendra de tant de préjugés meurtriers? Si une femme est si délicate, comment soutiendra-t-elle tout ce qu'il faut qu'elle fasse pour détourner son lait? Le lit, la diète, les sueurs & la privation d'air, la réduiront à la plus grande foiblesse. Malgré toutes les précautions qu'il faut prendre, s'il lui reste du lait, comme il arrive presque toujours, comment soutiendra-t-elle les ravages qu'il

pourra faire dans ſon corps? Il faut que les femmes aient la vie bien tenace pour réſiſter pluſieurs fois à ces dérangemens étranges de la nature. Le peu d'attention que l'on fait aux accidens du lait, eſt auſſi étonnant que l'indifférence que l'on a pour ſes pauvres petits Enfans. O mes ſemblables! ſi la foibleſſe de vos Enfans, ſi le beſoin abſolu qu'ils ont de vos ſoins & de l'aliment que la nature leur a préparé dans votre ſein ne vous touchent pas, que votre propre intérêt du moins vous faſſe prendre un parti auquel le ſeul inſtinct vous auroit portées, ſi vous n'étiez pas arrêtées par des préjugés qui balancent & qui étouffent votre ſenſibilité naturelle.

Les accidens du lait ſont fréquens & terribles. On voit des fem-

mes impotentes, d'autres défigurées; celles-là devenues folles, celles-ci remplies de dépôts qui les couvrent de plaies dégoutantes & douloureuſes. Je crois que ſi l'on cherchoit les cauſes de la quantité prodigieuſe de perſonnes pulmoniques que l'on voit, ſur-tout dans les grandes Villes, on trouveroit que la principale vient de ce que les unes ont été mal nourries, & les autres ont mal détourné leur lait.

Les femmes délicates ou non en ſont quittes à meilleur marché en nourriſſant. Elles ſont exemptes, pendant la plus grande partie de ce temps-là, de cette évacuation qui les fatigue tous les mois, ou d'une autre groſſeſſe qui les fatigueroit davantage. Les femmes qui font des enfans tous les ans, ne ſont-elles

pas bien avancées de prendre des nourrices, pour avoir du repos & de devenir groſſes lorſque leur corps n'eſt pas encore refait? En nourriſſant long-tems, on fait moins d'enfans & il en reſte davantage.

Loin de contribuer à la population, lorſqu'on accouche tous les ans, on y nuit; parceque beaucoup de ces enfans-là ne s'élèvent pas. Il y a quelques exceptions, mais elles ſont rares. Selon la marche de la nature, les femmes n'auroient des enfans que tous les deux ans au plus; dans l'eſpace de temps qu'elles ſont fécondes, elles auroient encore le temps de faire dix ou douze enfans biens conſtitués; la population n'y perdroit pas; au contraire.

Ce n'eſt pas pour donner de la peine aux mères que je leur con-

ſeille de nourrir; c'eſt pour leur en épargner de toutes eſpèces : c'eſt parceque je les plains des maux auxquels elles ſont expoſées & ſujettes, tant pour elles que pour leurs enfans, que je leur offre des moyens ſurs de les éviter; c'eſt pour leur faire jouir d'une bonne ſanté ; c'eſt pour qu'elles rentrent ſous les loix bienfaiſantes de la nature, & qu'elles deviennent mères dans toute l'étendue du mot.

En nourriſſant, on dort bien, quoiqu'on donne à téter la nuit. Il y a, comme on dit, des grâces d'état. On s'accoutume aiſément à ce genre de vie; on a bon appétit : on eſt dédommagée des peines que l'on prend, par le plaiſir de voir un enfant fort, attaché, & preſſant dans ſes petits bras ſa tendre mère ; on

eſt exempte des inquiétudes indicibles qu'ont les bonnes mères lorſque leurs enfans ſont en nourrice.

Les petits enfans ne donnent pas beaucoup de peine lorſqu'ils ſont bien gouvernés : ils ne ſont point criailleurs. Il n'y a rien de ſi intéreſſant, que de voir tous leurs petits développemens.

Beaucoup de femmes ne peuvent pas nourrir, dit-on, parceque leurs occupations, leurs talens, leur commerce, leur métier les en empêchent. On trouve ſouvent des choſes impoſſibles à faire, qui deviendroient très-aiſées ſi on vouloit véritablement les entreprendre. Il n'y a point de femme, ſi occupée qu'elle ſoit, qui ne puiſſe ſacrifier à un enfant un quart d'heure de temps en temps dans le courant de la jour-

née : elle peut employer deux heures de ſuite à ſes occupations, ſoit dans le commerce, ſoit dans un art ou un métier. Ce quart d'heure de temps en temps ſuffit pour nourrir, ſi on ne peut pas abſolument en conſacrer davantage. La méthode ſuivant laquelle une femme veut que ſon enfant ſoit gouverné étant une fois donnée, elle peut y avoir l'œil tout en s'occupant. Il ne s'agit donc que d'avoir une perſonne chez ſoi qui ſoit principalement deſtinée à ſoigner l'enfant; cette perſonne ne coutera pas plus que la nourrice, à laquelle on n'a jamais fini de donner. On a beaucoup de peine à contenter les mères factices & empruntées. Quand bien même cette domeſtique couteroit un peu plus, elle peut être utile à la maiſon pendant

que l'enfant dort ou qu'il s'amuſe ſeul & pendant les ſoirées. Lorſqu'on eſt logé auprès d'un endroit bien aëré, on peut y placer l'enfant, de manière qu'il s'amuſe ſeul tandis que l'on travaille auprès de lui. Pendant qu'un enfant prend l'air, & il faut qu'il le prenne toujours, & qu'il ne rentre que pour téter, la mère a le temps de vaquer à ſes affaires. On peut, en nourriſſant, aller dîner en ville, faire des viſites & jouir des agrémens de la ſociété ; on peut ſe faire porter ſon enfant par-tout pour lui donner à téter, & le faire diſparoître lorſqu'il gêne. On vient à bout de choſes plus difficiles que tout cela ; il n'y a que façon de s'arranger. Je ſuis bien ſûre que la mère préférera ſouvent la compagnie de ſon enfant aux prétendus plaiſirs

bruyans des grandes cohues : c'eſt en nourriſſant qu'on s'aperçoit qu'on eſt mère *.

Je vois ſouvent des enfans ſortant de nourrice, bien plus embarraſſans que ceux qu'on nourrit ſoi-même. Les femmes qui n'ont pas le moyen de prendre une perſonne à gage pour les ſeconder, pourroient, avec ce qu'elles donneroient à une nourrice, avoir une femme au mois pour promener l'enfant & aider dans le ménage. Je me doute bien qu'on aura l'eſprit de trouver, ſans mon ſecours, tous ces moyens, ſi on veut nourrir ; je n'en parle que pour faire

* Si toutes les femmes ſe mettoient à nourrir, quelle heureuſe révolution ne verroit-on pas dans les mœurs ! Les agréables déſerteroient de leurs maiſons ; il n'y reſteroit que les hommes capables d'eſtimer les perſonnes qui aiment à remplir leurs devoirs.

voir qu'on les a, & qu'ils ſont aiſés à mettre en pratique : toutes les mères, ou preſque toutes, peuvent nourrir. Je ne vois guères que deux eſpèces de femmes qui ſoient abſolument dans l'impoſſibilité de nourrir : ce ſont celles qui ont des états qui les aſſujettiſſent; les malades, celles qui ſervent, & les coëffeuſes : mais ces dernières en ſont malheureuſement diſpenſées, parcequ'elles amènent rarement des enfans à bien.

Il y a des femmes qui ne veulent pas nourrir, parcequ'elles ont d'autres enfans pour qui elles n'ont pas pris ce ſoin indiſpenſable : elles craignent, diſent-elles, de préférer les derniers aux premiers. Cette délicateſſe eſt louable ; mais elle ne doit pas arrêter. Il ſeroit fâcheux qu'on s'abſtînt de bien faire, parcequ'on

ne l'a pas toujours fait. En ſuppoſant que l'enfant nourri par la mère ſoit préféré aux autres, étant le plus jeune & le plus foible, c'eſt celui qui a le plus beſoin de la tendreſſe maternelle; au lieu de cette préférence, il eût peut-être été le moins aimé, s'il eût été abſent, puiſqu'on avoit déja donné ſon amitié aux autres avant que celui-ci exiſtât. Il n'y a que la mère qui ſuffiſe aux derniers nés, au lieu que le père peut dédommager les autres de ce qu'ils perdroient, ſi la mère paroiſſoit les oublier. Mais il n'eſt pas à préſumer qu'une mère aſſez tendre pour nourrir ſon enfant lorſqu'elle en a enfin ſenti les avantages, & qu'elle s'eſt élevée au-deſſus des préjugés qui l'entourent; il n'eſt pas à préſumer, dis-je, qu'une pareille mère négli-

gera ſes autres enfans parcequ'elle aura eu le malheur de croire ne pas pouvoir les nourrir dans le temps de leur naiſſance : elle les plaindra, au contraire ; elle s'attendrira ſur eux toutes les fois qu'elle penſera qu'ils n'ont pas reçu ſes premiers ſoins, qu'ils ont perdu deux ans de ſes careſſes, & qu'elle n'a pas joui de leur premier ſourire : ſes yeux ſe mouilleront en les regardant ; elle ſe ſentira un deſir bien vif de les dédommager des pertes qu'ils ont faites.

Il ſeroit aiſé de faire voir aux perſonnes qui craignent la dépenſe en nourriſſant, qu'un enfant coûte moins à la maiſon qu'en nourrice. Les enfans qui trouvent abondamment du lait dans le ſein de leurs mères, ne mangent point. Il ne faut ni lait de vache, ni farine, ni feu,

puiſqu'il ne faut rien leur mettre ſur le corps qui ſoit chauffé. L'*emmaillotage*, la bouillie & le chauffage, prennent ordinairement bien du temps que voici épargné *. Les enfans qu'on nourrit ſoi-même, ſont nets de très bonne heure, & pourriſſent par conſéquent moins de linge.

On s'imagine épargner du temps & de l'argent en mettant un enfant en nourrice : la mère en fait un autre tout de ſuite ; il faut faire la dépenſe d'une ſeconde couche, d'une autre layette, & avoir deux enfans en nourrice à la fois, ou retirer le pre-

* Je le répète, la bouillie eſt un aliment bien dangereux pour les enfans, ſi elle n'eſt pas aſſez cuite & fort claire. J'en ai vu un qui dépériſſoit à vue d'œil, parcequ'on lui donnoit de la bouillie épaiſſe & point aſſez cuite ; & qui a repris ſes forces en peu de temps, parcequ'on a mieux fait cet aliment, dont on ne doit faire uſage que le plus rarement qu'on peut.

mier ſi jeune, qu'il donne plus d'embarras que s'il venoit de naître. Na-t-on pas bien gagné ? On a deux enfans foibles au lieu d'un fort; & ſouvent après avoir dépenſé beaucoup d'argent & pris bien des peines, ils meurent par les ſuites des mauvais traitememens qu'ils ont reçus dès leur naiſſance.

Quand il y auroit autant de difficulté à nourrir qu'on ſe l'imagine, ( ce qui n'eſt pas ) la choſe ne vaut-elle pas bien la peine de ſe gêner un peu ? J'ai connu des femmes qui avoient des occupations, pluſieurs petits enfans à la fois, peu de ſecours, les préjugés de tous leurs alentours & leur délicateſſe de tempérament à braver, & qui ont nourri avec le plus grand ſuccès pour leurs enfans & pour leur ſanté propre.

Toutes

Toutes les perſonnes de leur connoiſſance, ayant dit, avant l'entrepriſe, & ſuivant la louable coutume, *quelle folie!* ont été forcées d'applaudir enſuite. Ainſi, quand je propoſe de braver les inconvéniens apparens, je ne demande rien que de très aiſé, & que je n'aie vu exécuter pluſieurs fois avec ſuccès.

Il réſulte de ces réflexions, qu'en s'y prenant bien, il eſt aiſé de réuſſir à nourrir, & cela ſans beaucoup de peine; que les enfans bien gouvernés, ſont forts de bonne heure, & donnent beaucoup moins d'embarras qu'on ne croit; que les premières années forment le tempérament des enfans pour toute leur vie; qu'on évite une multitude de dangers en ne les mettant point en nourrice; que leur ſanté & leur ca-

ractère ſont fortement intéreſſés au parti qu'on prend ſur eux au moment de leur naiſſance ; que les mères, en nourriſſant, évitent les ravages du lait, s'aſſurent une bonne ſanté & la tendreſſe de leurs enfans; que la méthode des nourrices eſt mauvaiſe; qu'il n'y a point de conſidérations aſſez fortes pour empêcher les mères de nourrir, & qu'elles le pouront toutes quand elles le voudront bien. Il eſt prouvé qu'il en coute moins d'argent & qu'on perd moins de temps en nourriſſant ſoi-même; que la population en ſera meilleure & plus abondante ; & qu'enfin tous les avantages ſont du côté de la nourriture naturelle, & tous les inconvéniens de l'autre. Puiſſe ce fruit de mon expérience & de mes obſervations, faire ſenſa-

tion ſur l'eſprit de mes ſemblables; & produire l'heureux effet que j'en ambitionne! Puiſſé-je voir toutes les femmes devenir véritablement mères, mériter, en rempliſſant leurs devoirs, que les hommes les reſpectent, & rappeller par-là les bonnes mœurs autour d'elles! *

---

* Quand on a nourri un enfant ſuivant la méthode que j'indique dans cet écrit, il faut continuer à le gouverner ſuivant les mêmes principes après qu'il eſt ſevré. Si on a ſoin de le laver ſouvent à l'eau froide, de lui faire prendre de l'exercice, le grand air; de ne lui donner que des alimens ſains & bien cuits; de ne dire & de ne faire que des choſes ſenſées devant lui, on ſera étonné du progrès de ſes forces phyſiques & de la bonne tournure que prendra ſon moral. On doit bien ſe garder de lui cauſer des peurs, de quelques eſpèces qu'elles ſoient: il n'eſt pas croyable combien la peur trouble les fonctions animales des enfans.

*FIN*.

# TABLE DES ARTICLES.

